Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 28 (1892)

Heft: 19

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

LA CHAUX-DE-FONDS
XXVIIIe Année

1er Octobre 1892
No 19

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

SOMMAIRE : Partie générale : Les origines de la méthode frœbelienne (suite). A propos des musées scolaires (suite). Une nouvelle idée. — **Chronique scolaire :** Examens de recrues Universités. France. — **Exercices scolaires :** Langue française. Problèmes pour les sociétaires. — **Variété.** — **Bibliographie.**

PARTIE GÉNÉRALE

Les origines de la méthode frœbelienne

(SUITE)

Aujourd'hui les leçons n'auront lieu que le matin; pendant l'après-midi quelques amis arriveront et prendront part à la petite soirée familière organisée pour célébrer dignement l'anniversaire du bien-aimé « *papa* ».

J'ai écrit « *soirée familière* ». Ce terme fera peut-être sourire quelqu'un de mes lecteurs, et pourtant je le maintiens, puisqu'en effet cette fête du soir (bien modeste, il est vrai) ne se célébrait qu'en famille, contrairement à d'autres qui vont nous occuper. Aux habitants journaliers de « *La Ferme* » venaient, au temps de Frœbel, se joindre quelques parents du pédagogue, habitant Rudolstadt, avec leurs familles.

A la tombée de la nuit, la modeste chambre se transformait en un petit local de réjouissance. On enlevait la table du milieu et tous les assistants étaient assis près des parois. Middendorf et Langethal avaient élaboré un petit programme composé de chants, de déclamations, de charades, de petits tableaux vivants, exécutés par les enfants.

Cette partie de la fête terminée, les dames servaient un modeste goûter; puis la chambre reprenait son premier aspect et les garçons exécutaient, sous la direction de Frœbel, en guise de bal, quelques-unes de leurs charmantes rondes. Celles-ci alternaient avec d'autres jeux de société auxquels tous participaient. Vers neuf heures les invités prenaient congé de leurs hôtes, puis tous

se rendaient au repos, joyeux de la modeste célébration de cet anniversaire.

Les fêtes de Middendorf et de Langethal étaient aussi des occasions de réjouissance, mais le programme en était combiné un peu différemment. Le matin, il est vrai, chacun des deux hommes — et à leur tour, les dames, le cas échéant — recevait son aubade et faisait l'objet d'une mention au culte. Cependant le soir, la fête perdait son caractère intime et revêtait celui d'un divertissement populaire.

Pourquoi cela ? Middendorf dans ses courses et Langethal comme pasteur, avaient plus que Frœbel fait connaître parmi le le peuple le nom et le but de l'institution. C'est par leur intermédiaire que nombre d'élèves externes payant un écolage soit en argent, soit en nature, étaient venus grossir le groupe originaire des « *enfants de Frœbel* ».

Nous avons déjà vu aussi que le prince de Rudolstadt et quelques personnages haut placés s'intéressaient au développement de l'institut. Il était donc juste qu'ils se rendissent compte au moins approximativement des premiers résultats de la méthode en voyant les enfants à l'œuvre.

Ces récréations populaires se donnaient dans la « *salle de commune* ». Le programme semblable à celui des soirées familières de la Ferme, était encore agrémenté d'une petite exposition de travaux manuels dans la chambrette qui touche à la salle. Ainsi le second des principes énoncés plus haut : « *engager l'enfant d'une manière pratique à sortir de son égoïsme et de son amour-propre par la célébration d'anniversaires particuliers et de soirées données avec son concours* », a reçu son application pratique. Il a donc sa raison d'être et acquiert une valeur pédagogique. Comme toute idée humaine, celle-ci a son côté faible, mais elle répond bien aussi à la donnée frœbelienne que nous avons déjà si souvent mentionnée.

Il nous reste donc à étudier comment les trois éducateurs ont mis en pratique la troisième partie de leur programme éducatif que nous avons condensée comme suit : « *Par sa participation cordiale aux événements joyeux ou tristes de ses alentours, de sa patrie, du monde en général, le cœur de l'enfant s'initiera chaque jour aux sentiments de complaisance, de bienveillance, de générosité, de patriotisme, de charité, qu'il doit un jour posséder comme homme, comme citoyen, comme chrétien.* » Nous reviendrons plus tard sur les considérations qui motivèrent cette troisième conclusion. Voyons pour le moment comment elle a été mise en pratique. Ce sera pour nous une preuve de plus du soin que les trois pédagogues mettaient à l'élaboration de leur programme en prenant pour devise de la marche à suivre ces mots : « Eprouvez toutes choses, retenez ce qui est bon. »

« Heureux villageois,
Dansons!
Sautez! fillettes et garçons.
« La Kermesse! » « La Kermesse! »

Tel est le cri qui remplit de joie, une fois par an, et à tour de rôle, le cœur des habitants de chaque village thuringien.

« C'est aujourd'hui la fête du village! » disaient au temps de Frœbel et répètent encore chaque année les paysans de Keilhau.

Depuis quelques jours, une animation extraordinaire règne dans l'endroit; les commères mêmes n'ont plus le temps de jaser autour de la fontaine. Les paysannes, la brosse en main, nettoient la maison du haut en bas; les fours sont remplis de pain de fine farine et de gâteaux; les meilleurs morceaux de viande sont sortis de la grande seille où ils étaient renfermés; les cuisinières préparent le mets spécial et traditionnel réservé pour les grandes occasions, savoir de grosses boules de pommes de terre réduites en farine et connues sous le nom de « Klöse » [1]) qu'on mange à peine cuites, mais sans lesquelles tout repas de fête manquerait de saveur. Chaque paysan un peu à son aise fait provision d'un tonnelet de bière destinée à désaltérer les parents et les amis; l'aubergiste restaure son établissement et rapproprie son jeu de boules. Les garçons de l'endroit portent en chantant et en riant de l'eau aux filles qui écurent la « *salle de Commune* » qui doit leur servir de lieu d'ébats. Sous le tilleul du village s'élève une échoppe dans laquelle un boucher viendra vendre de petites saucisses rôties sur le gril et qui, placées dans une miche fendue en deux, feront, accompagnées d'un verre de bière les délices des gourmets entre les repas. Sur une petite table, une marchande de beignets vendra des délicatesses d'un autre genre à la satisfaction de sa clientèle d'un jour. Bref, tout le village est en remue-ménage. Aussi « vive la Kermesse! »

La « *Kermesse* » (en allemand « Kirchmesse » [2]) avait originairement le but de rappeler aux habitants d'un endroit la consécration du temple. De là le nom de « *Kirchweihfest* » qu'on lui donne aussi. C'était donc avant tout une fête religieuse; elle en a du reste conservé le caractère. Sauf erreur, elle date du moyen âge.

De bon matin, les villageois se rendent en effet au temple; ils assistent à un culte spécial entremêlé de chants, et dans lequel le prédicateur recommande tout particulièrement à ses paroissiens la fréquentation assidue du culte public en faisant ressortir les bienfaits du temple au service de la religion.

A la sortie, les paysans trouvent déjà chez eux une partie de leurs parents et connaissances venus du dehors. C'est maintenant que les ménagères ont à cœur de faire voir leurs talents culinaires,

---

[1]) Mot patois allemand qui signifie boulet.

[2]) Les paysans thuringiens l'appellent dans leur patois « *Kirmesse* » ou « *Kirmese* », mots qui se rapprochent davantage du nom que nous lui donnons.

ainsi que leurs dons de maîtresses de maison par l'accueil cordial qu'elles préparent à leurs hôtes.

A trois heures de l'après-midi, garçons et filles, bras dessus, bras dessous parcourent le village, précédés d'une musique champêtre et reviennent ensuite près de la « *salle de Commune* ». Après les deux danses traditionnelles exécutées autour du tilleul, le bal commence et se prolonge bien avant dans la nuit.

Le lendemain après-midi la fête continue, mais ne se termine réellement, après quelques jours d'interruption, que le dimauche suivant. [1])

Il est bien évident que les habitants de « *La Ferme* » ne pouvaient se soustraire entièrement à cette fête du village, car leur isolement aurait froissé les sentiments de la petite population. Ils y prenaient donc part dans la mesure du possible avec leurs invités et autant que les convenances le permettaient aux enfants.

Du reste, leur dévouement était aussi mis à l'épreuve, et les enfants, eux aussi, devaient se montrer complaisants pour l'agrément de tous. Déjà au culte du matin dans la modeste chapelle et plus tard dans le joli temple qui fut construit à Keilhau, c'était Langethal qui présidait. Les « *enfants de Frœbel* » internes et externes, dirigés par Middendorf entremêlaient à la liturgie leurs chants pieux.

Pendant l'après-midi, éducateurs, invités et enfants allaient regarder le cortège champêtre de la jeunesse ; ils montaient ensuite à la salle, et les enfants, sous la direction de Frœbel, exécutaient à la joie des adultes leurs danses enfantines.

Le soir, à « *La Ferme* » même, une petite soirée familière réjouissait les invités de la maison pendant que les paysans s'amusaient entre eux.

L'après-midi du second jour, quand le temps le permettait, on organisait une sortie générale sur le « Kolm ». Musique en tête, tout le monde émigrait. Sur le sommet de la colline, les rondes des enfants, la danse de la jeunesse, les chants, les jeux de tous se succédaient agréablement, car chacun se dévouait pour le plaisir de tous.

La petite « *famille de Frœbel* » commençait donc à avoir quelque influence sur son entourage immédiat ; les gens de Keilhau et des environs commençaient à comprendre l'utilité de l'établissement. D'un autre côté, les habitants de « *La Ferme* », grands et petits, s'associaient aux peines et aux joies de tous.

S'agissait-il d'une noce, les jeunes garçons allaient le soir qui précédait la joyeuse journée, chanter quelques airs sous les fenêtres des fiancés ; le jour suivant ils assistaient au culte dont ils embellissaient la cérémonie. — Quelqu'un mourait-il, ils accompagnaient avec leurs éducateurs le cercueil au petit cimetière de l'endroit. Au bord de la fosse, leur cantique faisait entendre des paroles de

---

[1]) Les paysans thuringiens l'appellent « *die Nachkirmesse* » ou « *Nachkirmese* ».

consolation aux cœurs affligés, et leurs petites mains, suivant la coutume du pays, jetaient sur le cercueil descendu dans le tombeau une poignée de terre en signe de bénédiction.

Bien plus, lorsque leur sympathie était réclamée des hameaux voisins dans des circonstances joyeuses ou douloureuses, toujours les trois amis, accompagnés des « *enfants* », répondaient à ces marques de confiance.

Enfin, quand par des lettres ou des journaux, ils apprenaient les événements heureux ou malheureux de la patrie, du monde en général, leurs cœurs en ressentaient aussi le contre-coup. Bref, l'amour exclusif des enfants pour eux-mêmes disparaissait peu à peu sous l'influence bénie des enseignements de leurs « *papas* » bien-aimés, résumés, nous l'avons dit, dans des exemples bien choisis, dans la mise en pratique des devoirs quotidiens, mais surtout dans l'exemple de Frœbel, de Middendorf, de Langethal, des dames de la maison, exemple qui, plus que toute autre chose, devait leur prouver à quoi l'homme peut arriver quand il est animé d'un amour sincère et désintéressé pour Dieu et le prochain.

Frœbel et ses collaborateurs, cherchaient donc — il n'est plus nécessaire maintenant de le prouver — par le délassement instructif et moral à préserver l'enfant du mal et à le guider vers un but élevé: le dévouement au bien général. Leur discipline était donc essentiellement préventive. Est-ce à dire que les « *enfants de Frœbel* » n'eussent jamais mérité de punition ou que celles-ci leur eussent été épargnées? En d'autres termes, les trois éducateurs ont-ils toujours pu, par la douceur, arriver à la réalisation de leurs idées? — Non! — Eux aussi ont dû reconnaître que déjà chez l'enfant le cœur humain est rusé et désespérément malin; ils ont dû punir et même quelquefois sévèrement.

Certes, avant la punition corporelle, ils faisaient usage de la réprimande, de la retenue, voire même d'une réclusion plus ou moins prolongée, et ce n'est que dans les cas extraordinaires que la verge faisait sa fonction. Cependant elle dut, déjà au temps dont nous parlons, devenir nécessaire; mais la correction se donnait alors avec une solennité propre à faire réfléchir le plus endurci et à le faire rentrer en lui-même.

Après le culte du matin qui se rapportait du reste à la circonstance, le jeune coupable était appelé à comparaître devant la famille rassemblée; on lui rappelait sa faute, puis la verge agissait. Une sorte de bannissement était ensuite prononcé contre le coupable. Pour un temps fixé, il était exclu de sa place à la table de famille, aux repas, aux jeux et aux leçons, auxquels il assistait de loin à d'une table mise à part dans un coin de la chambre. Chaque jour, il faisait sa promenade seul en compagnie d'un des éducateurs. Le temps de la punition était proportionné à la gravité de la faute.

Une fois le châtiment passé, l'enfant, au culte du matin, rentrait de nouveau en grâce et défense était faite à ses camarades de lui rappeler ce temps de réclusion. Les punitions corporelles n'étaient donc pas exclues; mais elles n'étaient administrées qu'à la dernière extrémité et cela avec une solennité particulière.

Nous avons maintenant assisté ensemble à la vie quotidienne de Keilhau à l'époque de Frœbel et vu de cette manière le travail de trois hommes poursuivant, avec des aptitudes différentes un même but, et cherchant à le réaliser dans la mesure du possible. Nous avons pu constater pendant le cours de cette étude le développement progressif d'une œuvre qui, commencée dans l'humilité, a jeté peu de temps après sa fondation, des rayons bienfaisants autour d'elle.

Est-ce à dire que tout eût cheminé au mieux dans cette retraite en apparence si paisible ? Hélas ! l'union des trois hommes si solennement jurée a donné lieu souvent à des renoncements, et — pourquoi le cacher ? — les soucis matériels, les divergences d'opinions religieuses ont amené le désaccord entre les trois amis. Langethal lui-même, pacifique et chrétien, a enduré avec résignation les moments de mauvaise humeur de Frœbel aigri, autoritaire et versatile. Middendorf, placé entre deux feux, se voyait obligé de soutenir moralement et financièrement l'œuvre qui menaçait de péricliter, de crouler même. Les enfants cependant n'avaient qu'une faible idée de ce qui passait.

Pour agrandir l'institut, il fallait acheter un terrain, construire une nouvelle maison — l'ancienne suffisait à peine — et contracter des engagement financiers difficiles à tenir. Frœbel voyait affluer les demandes d'élèves; il s'en réjouissait, il aurait voulu pouvoir répondre affirmativement à toutes; mais les embarras financiers l'aigrissaient. Aussi pour échapper à cette torture matérielle et morale, il quitta Keilhau en 1832 et revint en Suisse, laissant à la brèche son « *fidèle Middendorf* » aidé d'un nouveau collaborateur, le Dr Jean Barop, alors jeune homme enthousiaste des idées de Frœbel. Pourvu d'une instruction supérieure solide, il arrivait en 1827 à Keilhau avee une jolie fortune. Il prenait de cette manière la haute main dans les affaires et après avoir travaillé pendant quelques années avec les fondateurs de l'établissement, il y consacra 52 ans de son existence qu'il acheva à Keilhau; il y termina sa noble carrière en 1878 après y avoir consacré une dizaine d'années à l'enseignement de la religion. Middendorf resta avec Barop jusqu'à sa fin qui eut lieu, sauf erreur, en 1857.

Bref, Barop en reprenant la direction de l'institut s'était engagé à le relever, à le transformer tout en restant fidèle aux traditions frœbeliennes, mises à l'unisson du progrès.

Frœbel rentra, lui aussi, dans sa patrie et se fixa à Blankenbourg où il fonda son premier jardin d'enfants *sans jardin*. Il

revenait souvent à Keilhau et c'est du haut du Steiger, par un beau soir d'été, en retournant à Blankenbourg, accompagné de Barop et de Middendorf qu'il prononça cette parole restée célèbre : « Euréka ! j'ai trouvé, je l'appellerai j'ardin d'enfants ! Les enfants seront les plantes et j'en serai le jardinier ! »

L'union des trois hommes fut cependant renouée ; les rancunes furent oubliées, et la nouvelle amitié de Frœbel, de Middendorf, de Langethal et de Barop a fait une fois de plus de Keilhau le véritable et gracieux berceau de la pédagogie frœbelienne.

III

Il nous reste maintenant à examiner quelle a été l'influence pédagogique de l'activité de Frœbel et de ses deux collaborateurs à Keilhau, et quels en ont été les fruits pour la formation et la propagation de la « *Méthode éducative frœbelienne* ».

Mais d'abords entendons-nous et faisons une différence entre « *méthode* » et « *enseignement* », vu que la confusion entre ces deux termes est la cause actuelle du vague, j'allais presque dire de l'ignorance qui existe encore sur la généralité du système frœbelien tel que son auteur l'a fait connaître dans son « *Education de l'homme* » et dans l'introduction à ce chef-d'œuvre intitulée « *Raison d'être de l'ensemble* » [1]).

« Le style, c'est l'homme », a dit Buffon.

Cette définition, qui n'est pas toujours vraie, peut être en partie exacte et même fatale quelquefois dans ses conséquences. L'abondance de pensées, de sentiments qui agitaient l'esprit et le cœur de Frœbel ont rendu son style diffus, embarrassé souvent de périodes fatigantes. La lecture de ses écrits n'est donc pas facile et par là même elle est peu attrayante, quoique riche en leçons utiles, fruits d'observations continuelles, d'expériences réitérées, douloureuses même quelquefois. C'est le manque de clarté du style de Frœbel qui est, croyons-nous, la cause du fait que sa « *Méthode d'éducation* » est peu connue. Je comparerais volontiers cette œuvre à une mine, que personne ne se repentira jamais d'exploiter. Lisez et jugez.

Mais enfin, qu'est-ce qu'une méthode ?

Ce n'est rien d'autre qu'un ensemble de principes qui conduisent à un but déterminé, tandis que l'*enseignement* c'est la *mise en pratique* de la méthode dans le but de l'inculquer à autrui.

Or, Frœbel, correct dans ses expressions, quoique peu clair dans la forme qu'il donne à sa phrase, n'a jamais confondu les deux termes en question.

Voici comment il définit le but de sa méthode dans son « *Education de l'homme* » : l'instruction et l'éducation ne sont pas deux

---

[1]) « Erziehung des Menschen » précédé de « Begründung des Ganzen ».

influences, deux forces parallèles; elles font partie d'un même ensemble et forment une unité indivisible.

Mais à tout principe, il faut des procédés raisonnés pour qu'il produise ses effets. Quels sont ceux de Frœbel? Il a commencé par observer la première enfance. Fidèle aux leçons de Pestallozzi il a été, comme l'a dit Diesterweg : « le génial continuateur de son œuvre, le plus grand et le plus original de ses disciples ».

En effet, Frœbel a observé que, dès le premier âge, pour satisfaire son besoin d'activité, l'enfant aime à jouer. Ecoutons-le plutôt : « Quel est le travail propre à seconder, à utiliser, à satisfaire ce besoin d'activité ? Le travail le plus propre à atteindre ce résultat, le seul moyen de cultiver la pensée du petit enfant, ce sont les jeux. C'est dans les jeux et par les jeux que tous les instincts de la nature enfantine : instincts plastiques, artistiques, sociaux, idéaux, religieux, trouvent leur emploi et leur satisfaction. » Il est donc bien vrai que ces trois mots que nous avions posés comme base de la méthode de Frœbel :

« Délassement, Instruction, Education »

ne formaient qu'un tout indivisible dans sa pensée et dans celle de ses collaborateurs.

La vie quotidienne avec ses expériences journalières a donné en outre une autre tendance à la pédagogie de Frœbel et l'un de ses premiers buts a été pour la première enfance de laisser à la famille la première place dans l'éducation de l'enfant. De là les mots suivants tirés de sa correspondance à Madame Frœbel. (Il parlait de ce qu'il appela plus tard : « *Jardin d'enfants* », expression qui lui coûta tant de tourments.) « Je ne puis l'appeler *école enfantine* parce que mon institution *ne doit pas être une école* et que les enfants n'y seront point instruits et élevés *à la manière de l'école.* »

Barop lui proposait l'appellation de « *salle d'asile* ». Frœbel la repoussait en disant : « Mon institution nouvelle a un but *pédagogique* et non *philantropique.* »

Il écrit en outre dans l'exposé de son système :

« La réforme de l'éducation est entre les mains des mères. Cette réforme doit porter spécialement sur les six premières années de la vie, cette période étant de beaucoup la plus importante pour le développement physiologique et psychologique de l'être humain.

« La tâche de la mère auprès de l'enfant consiste, durant les six premières années, à exercer les membres, à éveiller et fortifier les sens, à provoquer l'observation, à cultiver le langage, à féconder l'imagination, en un mot à développer les forces spontanées du corps et de l'âme. »

Frœbel a ensuite reconnu que « l'homme, l'emblème le plus parfait de la Divinité sur la terre, est, en naissant la plus faible,

la plus inhabile des créatures, la moins apte à se défendre et à se suffire à elle-même. La faiblesse de l'enfant, sans cesse en lutte avec les obstacles, grandit ses « facultés », d'où naît tout d'abord *la volonté,* puis le *besoin d'activité* qui devient *habitude.* C'est par cette dernière que se déclare la *prise de possession définitive de son être* et que s'affirme le *caractère particulier* de chaque individu. »

(A suivre.) F. Humbert.

A propos des musées scolaires

(Suite. Voir l'*Educateur* du 15 septembre.)

Le marbre.

On appelle marbre toute espèce de pierre dont le grain est assez fin ou homogène (égal) et qui est susceptible d'être taillée ou polie, ni trop dure ni trop tendre. Il existe dans la nature un grand nombre de pierres de ce genre, mais il faut remarquer que, telles qu'on les trouve elles ne paraissent nullement présenter les qualités et la beauté qu'elles peuvent acquérir par le travail de l'homme. Sauf le marbre blanc tout-à-fait pur, de nature cristalline, dont on fait les statues et les bas-reliefs et que l'on appelle *marbre statuaire,* la plupart des roches que l'on scie ou que l'on taille pour la décoration ont un aspect grossier, qui porterait à les considérer comme bien plus propres à paver les routes qu'à être transformées en devant de cheminées ou en tables de salon. Entre le marbre blanc pur et le marbre noir des monuments funèbres, il y a en effet une immense variété de marbres veinés, rubannés, tachetés de vert, de rouge, de bleu, de jaune, etc., etc.

Le Jura est absolument dépourvu de roches susceptibles d'être utilisées comme marbres décoratifs ou de luxe. Aucune d'elles ne présente des couleurs vives, un grain fin, homogène. Il y a pourtant à Soleure, à Laufon, des calcaires qui sont taillés et polis et auxquels on donne le nom de marbre et qui sont utilisés surtout dans l'industrie ou pour le revêtement des parois de certains bâtiments ; ils peuvent recevoir un beau poli. Les Alpes sont un peu plus favorisées, et l'on exploite à Saint-Triphon, près d'Ollon, un calcaire presque noir que les marbriers utilisent pour les monuments funèbres. En voici un échantillon (brut et poli). On utilise aussi pour le même usage un calcaire veiné rougeâtre provenant du mont d'Arvel au sud de Villeneuve. On a découvert il y a quelques années de très beaux marbres à Saillon en Valais, mais la solidité de la roche laissait à désirer et l'exploitation a été abandonnée.

Les beaux marbres décoratifs nous viennent de l'étranger, de la Belgique, des Pyrénées, de l'Italie. Les montagnes des environs de Carare, par exemple, sont entièrement formées de marbre blanc ou tacheté de gris. C'est de là que nous viennent toutes les tables et tabletttes de meuble. Ces plaques de marbre que vous connaissez tous (et dont voici un fragment) proviennent de gros blocs qui ont été sciés mécaniquement au moyen de lames d'acier, de sable et d'eau. Ces scies multiples peuvent débiter dans un seul bloc vingt ou trente plaques à la fois qui seront taillées, polies et transformées en tables de salon, garnitures de cheminée, etc.

Il est encore une sorte de marbre dont j'allais oublier de vous parler. C'est le marbre blanc à grain cristallin, un *marbre statuaire,* dans lequel les Grecs et les Romains ont taillé les statues des hommes illustres, les bas-reliefs destinés à consacrer la mémoire des faits glorieux de leur histoire. Aujourd'hui encore les artistes sculpteurs vont chercher dans les carrières de Carare les blocs dans lesquels ils reproduisent les traits des bienfaiteurs de l'huma-

nité. Peut-être un jour vous parlerai-je de les carrières uniques au monde par la beauté et la variété de leur marbre aussi bien que par leur masse, inépuisable puisque les montagnes en sont entièrement formées.

Aug. JACCARD,
professeur à l'Académie de Neuchâtel.

(*A suivre.*)

Une nouvelle idée

Dans l'*Educateur* du 15 juin et du 1er juillet 1891, nous avons abordé la question de l'enseignement de la sténographie à l'école et essayé de démontrer par quelques exemples que cette branche, encore inconnue dans nos programmes, y a pourtant sa place marquée. Un profane (D. Mon), écrivant à la *Gazette des Etrangers* de Genève, disait finement: « Tout le monde devrait savoir sténographier *par le temps qui court.* » L'article d'aujourd'hui n'a cependant pas pour but de revenir sur les avantages d'ordre général qu'offre la rapidité d'une écriture faite de signes, compliqués en apparence, — parce que l'œil n'y a pas été habitué dès l'enfance, mais très simples en réalité, et pris complètement en dehors de l'alphabet ordinaire (1). C'est la brochure de M. René Fourès sur *la Sténographie appliquée à l'enseignement primaire* qui en fera surtout l'objet. Qu'on ne hausse pas les épaules de dédain en relisant notre titre. (2) Ce qui sort des presses de l'Imprimerie Nationale de France mérite un peu d'attention, chacun en conviendra.

S'agit-il d'une nouvelle revendication tendant comme d'autres peut-être à accentuer le surmenage, plaie scolaire dont on se plaint sans cesse? Ce n'est pas cela. On doit s'inscrire en faux contre toute idée présentée dans ce sens. Rien ne serait plus illogique que de prétendre qu'une écriture purement phonétique, comme l'est la sténographie, respectant l'intégrité de la langue, l'émission des sons, pût enrayer l'intelligence ou la détourner de la bonne route; elle la dégage au contraire d'une foule de préoccupations grammaticales dont on n'a que faire quand il s'agit d'acquérir les premières notions du langage. Pourquoi un enfant qui va tout jeune apprendre l'allemand en pays allemand en sait-il plus au bout de quelques mois que celui qui a usé des bouquins pendant des années? Parce que l'usage fixe non-seulement les mots, mais la prononciation, et que la prononciation, c'est la pierre de touche du langage, en même temps qu'une pierre d'achoppement pour l'élève inhabile à se familiariser avec les polygraphes homophones. Les changements que les mots ont subis et subissent encore dans leur physionomie proviennent souvent d'un vice de prononciation, transmis par l'individu à la famille et de celle-ci à toute une population. (3) Le français n'est autre chose en somme que du latin dont la prononciation a changé. Si les altérations phonétiques peuvent être considérées comme une richesse de la langue, il n'en est pas moins vrai que l'on doit suivre des règles précises pour arriver à la parler avec art et correction. Conduire à la compréhension par une bonne prononciation, voilà le but.

Les méthodes de lecture que nous possédons actuellement sont infiniment supérieures à celles employées jadis. Le procédé analytico-synthétique remplace avantageusement cette kyrielle de *ba, be, bi, bo, bu; cra, cre, cri, cro, cru; bac, dac, fac,* etc., qui défilaient, monotones et serviles, dans nos salles d'école, favorisant l'épidémie du ton écolier dont on a tant de peine à se débarrasser. L'épellation par *sons* est plus rationnelle, plus pratique que l'épellation par syllabes. C'est la marche à suivre pour aller du connu — le son, à l'inconnu — le mot. Du reste, la science phonétique fait d'énormes

(1) Certains systèmes empruntent les éléments de l'écriture ordinaire.

(2) La *sténographie appliquée à l'enseignement primaire* par René Fourès, officier d'académie. Paris. (Voir l'*Educateur* 1891, page 96.)

(3) *Vie des Mots*, par Arsène Darmestetter, page 7.

progrès depuis quelques années. Il existe une société de linguistes qui, persuadés que la langue universelle est une chimère, tout au moins une entreprise trop problématique, travaille résolument à la vulgarisation d'un alphabet international à l'usage de ceux qui étudient les langues vivantes. Parmi les nombreuses publications dans lesquelles l'étude simultanée et comparée des phénomènes psychiques et physiologiques (phonétiques) est présentée comme un moyen d'arriver à des réformes utiles pour l'enseignement des langues vivantes et aussi de la langue maternelle, il en est une que l'*Educateur* a signalée (1) et qui a été écrite par un jeune et distingué pédagogue, aujourd'hui directeur des Ecoles normales et professeur à l'Université de Lausanne. Nous y relevons plusieurs idées qui offrent de l'intérêt pour le maître d'école.

« Nous estimons, dit M. Guex, qu'une langue, fût-elle étrangère ou *maternelle*, devant être parlée, tout au moins lue, *ne peut être bien prononcée* que par ceux qui, de près ou de loin, ont conscience des phénomènes phonétiques. » La prononciation, fait capital de la langue, s'acquerra dans toute son intégrité par la méthode phonétique. Or, que fait-on trop souvent? On apprend l'alphabet sans se préoccuper assez des sons; la différence entre le mot parlé et le mot écrit n'est pas établie; *ai, eu, ou* continuent à s'appeler des diphthongues alors qu'il faudrait les considérer plutôt comme des sons simples, au même titre que *a, e, i*. « On s'appesantit à plaisir sur les phénomènes de la langue écrite, on se perd dans des considérations sans fin sur l'orthographe sans jamais s'occuper de la langue vivante, parlée, qui devrait être le point de départ de l'enseignement. » L'étymologie explique cet accouplement de voyelles formant un son unique, elle n'en a pas moins enfreint pour cela la règle générale qui veut qu'à chaque son corresponde une lettre et inversement. Si au lieu de chap*eau* venant de chap*el*, elle nous avait donné chap*o* (n'a-t-on pas *shako?*) en disant: la terminaison *el*, composée de deux sons, disparaît, c'est-à-dire se transforme en un seul (le son *o*) dans son passage du latin au français, on écrirait et lirait chap*o* sans plus d'hésitation que domin*o* (2). Dans *butyrum* (b*eu*rre), *furcam* (f*ou*rche), *lactucam* (l*ai*tue), etc., les altérations phonétiques emportent avec elles un changement régulier, mais arbitraire, de construction. L'orthographe française est étymologique, nous devons suivre ses lois, tout en déplorant qu'elle se soit éloignée, graphiquement parlant, de la voie primitive: on tente de l'y ramener peu à peu.

L'alphabet actuel n'empêche cependant pas l'usage de la méthode phonétique. Reste à savoir si cet usage ne pourrait pas être rendu plus facile. Les homophones sont un perpétuel obstacle contre lequel l'humble maître ou maîtresse d'école doit lutter avec une patience dont ses confrères de l'enseignement secondaire ou supérieur n'ont pas à faire preuve dans leurs fonctions. Il ne faut pas oublier non plus que quelques parents ont l'habitude de *faire étudier* leurs enfants à la maison et qu'ils croient faire bonne besogne en employant avec eux un procédé qui n'a certainement aucun rapport avec la méthode analytico-synthétique; de là, entre la maison et l'école, un dualisme d'autant plus fâcheux qu'il n'est guère possible de le faire disparaître avant quelques générations d'écoliers.

Le problème de l'acquisition du langage est complexe. Nos efforts constants doivent tendre à en débrouiller les fils. On ne trouvera pas surprenant par conséquent qne nous venions parler d'une nouvelle méthode phonétique, qui commence à faire parler sérieusement d'elle en France, puisqu'elle a accès dans la presse pédagogique et auprès de plusieurs inspecteurs scolaires et instituteurs, après avoir été tenue en suspicion assez longtemps.

Supposez un enfant à qui on n'aurait jamais parlé de l'alphabet usuel; on lui met sous les yeux un alphabet sténographique: « c'est pour t'apprendre à lire »; il n'éprouvera pas plus de surprise que celui auquel on tient

(1) Voyez *Educateur* de 1891, page 206: *Des recherches phonétiques*, par M. F. Guex.

(2) Il est vrai que *shako, domino* nous viennent de l'italien, ainsi que *bravo, agio*, etc.

le même langage en lui présentant l'alphabet ordinaire; il n'y aura qu'une différence de signes, et cette différence sera en faveur de l'alphabet phono-sténographique, parce qu'ils sont plus simples.

(A suivre.) L. Mogeon.

CHRONIQUE SCOLAIRE

Examens de recrues. — Le rapport du Bureau fédéral de statistique sur les examens pédagogiques des recrues en 1891 vient de paraître. Voici le rang des cantons d'après le nombre, sur 100 examinés, de ceux qui ont obtenu les meilleures notes: 1. Bâle-Ville 63 %; — 2. Genève 47; — 3. Neuchâtel 46; — 4. Thurgovie 44; — 5. Schaffhouse 39; — 6. Zurich 38; — 7. Obwald 31; — 8. Glaris et St-Gall 30; — 9. Appenzell (Rh.-Ext.) 29; — 10. Grisons et Vaud 28; — 11. Bâle-Campagne 27; — 12. Lucerne 26; — 13. Soleure 25; — 14. Berne, Nidwald et Tessin 24; — 15. Fribourg et Argovie 23; — 16. Zoug 22; — 17. Schwytz et Valais 18; — 18. Appenzell (Rh.-Int.) 14; — 19. Uri 9. — Moyenne pour la Suisse 29 %.

D'après le nombre, sur 100 examinés, de ceux qui ont les plus mauvaises notes, les cantons se rangent ainsi: 1. Glaris, Bâle-Ville 1 %; — 2. Neuchâtel 2; — 3. Obwald, Bâle-Campagne 3; — 4. Nidwald, Zoug, Thurgovie 4; — 5. Zurich, Soleure, Schaffhouse, Vaud, Genève 5; — 6. Fribourg, Grisons 6; — 7. Appenzell (Rh.-Ext.), Argovie, Tessin 7; — 8. St-Gall 8; — 9. Berne, Lucerne, Valais 9; — 10. Schwytz 11; — 11. Uri 14; — 12 Appenzell (Rh.-Int.) 21. — Moyenne pour la Suisse 6 %.

Universités. — Au cours du dernier semestre, 224 dames ont assisté aux cours des universités de Suisse; 78 à Berne, 70 à Zurich, 70 à Genève, 5 à Lausanne, 1 à Bâle. 157 étudiaient la médecine, 62 la philosophie, 5 le droit. D'après leur nationalité, 116 étaient Russes, 21 Allemandes, 21 Suissesses, 11 Américaines, 9 Autrichiennes, 7 Bulgares, 4 Anglaises, 3 Roumaines et 3 Arméniennes.

France. — Le conseil municipal de Paris a pris récemment une délibération tendant à la réorganisation de l'enseignement de la gymnastique et des jeux scolaires dans les écoles de la ville de Paris. En voici les passages essentiels:

« Les jeux scolaires seront introduits dans toutes les écoles primaires élémentaires de la ville de Paris concurremment avec l'enseignement de la gymnastique, à partir du 1er octobre 1892.

Une matinée ou une après-midi prise sur les heures de classe sera consacrée chaque semaine aux jeux de plein air, dans les écoles de garçons et de filles. Le service des jeux fonctionnera sous la surveillance de l'inspecteur général de l'enseignement de la gymnastique.

Trois professeurs et trois maîtresses, spécialement chargés de l'enseignement des jeux, seront placés sous les ordres immédiats du chef des jeux scolaires. Le traitement annuel de chacun de ces professeurs sera celui indiqué par la classe à laquelle il appartient dans l'enseignement primaire élémentaire. — Il en sera de même pour les maîtresses.....

Un cours normal pratique des jeux sera établi à partir du 1er octobre 1892.

Les instituteurs et les institutrices ayant suivi ce cours, qui feront jouer leurs élèves au champ de jeux, recevront une indemnité de 50 francs par an. »

Un crédit de 30,000 francs a été voté pour l'application de ces diverses mesures dès la prochaine rentrée scolaire.

— Le conseil municipal de Paris a alloué une somme de 77,569 francs aux caisses des écoles pour leurs colonies scolaires en 1892; de plus une somme de 10,000 francs a été votée pour l'organisation d'excursions scolaires de vacances.

EXERCICES SCOLAIRES

LANGUE FRANÇAISE

ÉCOLES SECONDAIRES

DICTÉE

I. Après quelques jours de marche nous entrions sur le *sol* marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant sur un amas d'*eau*. Le pays, coupé par les bras du Rhin, souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des *forêts* de *pins* et de bouleaux, présentait à chaque pas des difficultés presque insurmontables. Epuisé par les fatigues de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour *délasser* mes membres fatigués. Il m'arrivait parfois, pendant ce *court* repos, d'oublier ma destinée et, quelles qu'eussent été les péripéties de la veille, de me trouver tout étonné au milieu des bois quand, aux premières blancheurs de l'aube, j'étais réveillé par les trompettes du *camp* qui jouaient l'*air* de Diane. Il y avait pourtant un certain charme à ce *réveil* du guerrier échappé aux périls des derniers combats ; je n'ai jamais entendu *sans* une joie belliqueuse la fanfare des clairons répété par l'*écho* des rochers, et les premiers hennissements des chevaux saluant l'aurore. Que j'aimais alors à *voir* les *tentes* encore fermées d'*où* sortaient nombre de soldats à demi vêtus ; plus loin le centurion qui se promenait gravement devant les faisceaux d'armes ; la sentinelle qui, pour résister au sommeil, tenait un *doigt* levé dans l'attitude du silence et, au-delà du fleuve, un berger appuyé sur sa houlette et veillant sur son troupeau !

EXERCICES

1° Indiquer tous les homonymes des mots en italique.

2° Expliquer les expressions *Bataves, péripéties, aube, Diane, belliqueuse, centurion, houlette.*

DICTÉE

II. Souvent l'amour de la patrie se ranimait au *fond* de mon cœur : l'Arcadie, *tout ensoleillée,* m'apparaissait avec tous ses charmes et toutes ses joies. Que de fois, sous les pluies diluviennes et dans la fange de la Batavie ; que de fois à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit ou autour des feux que nous avions *allumés* ; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs qui s'étaient *exilés* comme moi, nous avons parlé de notre cher pays ! Nous *revoyions* en pensée et nous racontions avec feu les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse et les histoires de nos familles. Mais quand, *jetant* les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui, *quoi qu'on* en dise, ne peint les objets d'aucune couleur ; quand nous nous rappelions les paysages *éclatants* de la Grèce, le parfum de ses orangers, l'azur velouté de son ciel, alors il nous prenait des désirs si violents de revoir la terre natale que nous étions près d'abandonner les aigles *impériales.* De tous les Grecs de l'armée, on *n'en* pouvait nommer qu'un qui *blâmât* nos sentiments et qui *crût* devoir nous exhorter à remplir nos devoirs. Nous le prenions pour un lâche ; quelque temps après il combattit *vaillamment* et mourut en *héros,* et nous apprîmes qu'il était chrétien.

D'après Châteaubriand (Les Romains et les Francs).

EXERCICES

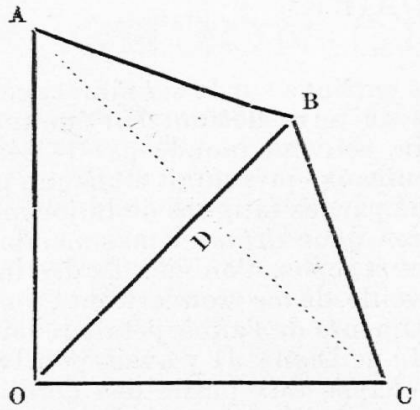
1° Donner la raison de l'orthographe des mots en italique.

2° Former la famille des mots suivants : *cœur* (cordis), pays, histoire, famille, couleur (color), terre, temps, chrétien.

A. Grandjean.

Problèmes pour les sociétaires

Solutions du N° 33.



Soit OABC le quart de l'octogone de base. Le triangle AOB a pour mesure $OB \times \frac{1}{2} AD$.

Mais AD, c'est la moité de l'hypoténuse du triangle AOC dont AO et OC sont égaux au rayon. Nous pourrons donc poser :

$$AD = \frac{1}{2} AC = \frac{1}{2} \sqrt{2 R^2} = \frac{1}{2} R \sqrt{2}$$

Comme OB vaut aussi le rayon, on aura donc :

$$\text{Triangle AOB} = \frac{R \times R \sqrt{2}}{4}$$

et la base tout entière vaudra 8 fois autant, c'est-à-dire :

$$2 R^2 \sqrt{2}$$

D'autre part, la hauteur se déduira de l'arête et du rayon par le carré de l'hypoténuse; on aura

$$H = \sqrt{4 R^2 - R^2} = R \sqrt{3}$$

Enfin le volume sera donné par la formule

$$V = 2 R^2 \sqrt{2} \times \frac{R \sqrt{3}}{3} = \frac{2}{3} R^3 \sqrt{6}$$

Si l'on remplace R par sa valeur, on trouve

$$V = 5^{dm^3},511351.$$

Reçu les solutions exactes de MM. H. Javet, à Môtier-Vully; Möckly, Neuveville (sauf légère erreur de calcul); Ls Chenevard, Neuchâtel; J. Denis, Plainpalais; E.-H. Guenot, Landeron.

Problème N° 34.

Les fortunes de deux personnes étaient entre elles comme trois est à un. La première a augmenté son avoir de 1/3 de sa valeur, tandis que la seconde a perdu 1/5 de sa fortune. En ce moment la première possède fr. 32,000 de plus que la seconde. Quelles étaient les fortunes primitives?

Adresser les solutions jusqu'au 12 octobre à M. A.-P. Dubois, directeur des écoles, au Locle.

VARIÉTÉS

Jeux et promenades scolaires

...« Les jeux favorisent l'éclosion de l'individualité enfantine. Le maître qui observe les enfants pendant qu'ils se livrent à leurs jeux discerne les qualités

et les instincts d'un chacun bien mieux qu'il ne le peut faire en classe ; le naturel de l'enfant s'épanouit en toute liberté ; les moins communicatifs s'animent et manifestent leurs sentiments. Le jeu est, à certains égards, l'image de la vie: tel le garçon se montre au jeu, tel il sera quand il se trouvera aux prises avec les difficultés de la vie. Aux heures du jeu, on reconnaît aisément l'esprit despote des uns et la mollesse des autres ; les premiers gouvernent, les seconds se laissent faire. On a d'excellentes occasions de combattre l'orgueil naissant, d'enhardir et d'encourager les timides, de fortifier la droiture et l'équité des uns, de faire rougir les autres. »...

(*Journal de l'instruction publique* de Montréal.)

« A un kilomètre environ du bourg, M. l'inspecteur nous fit remarquer un petit arbre et nous demanda à quelle distance il se trouvait. Les uns disaient: « Monsieur, il y a cent mètres » ; d'autres: « Monsieur, il y a quatre-vingts mètres ». Et même l'un d'entre nous a dit qu'il y avait cinquante mètres. Mais il fut bien surpris de voir, après mesurage avec la chaîne d'arpenteur, qu'il y avait cent vingt mètres ! Ce camarade n'avait pas le coup d'œil juste.

« Nous nous exerçâmes ensuite à voir de loin. Notre maître s'avança sur la route avec un papier sur lequel était dessiné en noir un objet que nous ignorions. Quant il fut loin, si loin qu'on ne voyait le papier que comme un point blanc, M. l'inspecteur nous plaça sur trois colonnes et nous fit marcher vers le maître en nous disant: « Que représente le dessin que M. l'instituteur tient sur sa poitrine ? » Il y en avaient qui disaient: « C'est un point noir qui est sur le papier » ; d'autres disaient: « C'est une bête. — C'est un homme la tête en bas ». Je dis bientôt: « C'est un verre » ; mon voisin, François Rivet, ajouta: « Un verre à pied ». M. l'inspecteur nous dit: « Arrêtez-vous, c'est cela ». Nous mesurâmes la distance, il y avait 32m60 pour arriver à l'objet, qui n'avait qu'un décimètre de hauteur et cinq centimètres de largeur.

« Le même exercice recommença avec une image des mêmes dimensions représentant un chien, qui fut aperçu distinctement à 70 mètres. »

(*Revue pédagogique.*)

BIBLIOGRAPHIE

Sous les drapeaux, par E. de Amicis. Traduit de l'italien sur la 26me édition par Gérard du Puy, avec une préface de Philippe Monnier: illustré de 34 grandes planches de l'édition originale, et orné d'un portrait de l'auteur. 6 livraisons, 20/30 cm., à fr. 1»25. Chaux-de-Fonds. F. Zahn, éditeur.

Bon nombre de nos lecteurs connaissent *Du Cœur !* que nous nous sommes fait un devoir de leur recommander. Voici, du même auteur, une autre œuvre, tout aussi populaire en Italie, et qui fait voir son talent sous un autre aspect. Ce sont des scènes de la vie militaire. A en juger par la première livraison que nous avons sous les yeux, *Sous les drapeaux* est à la vie militaire ce que *Du Cœur* est à la vie de collège. Les Italiens ont une vivacité de mouvements, d'impressions, de sentiments, qui nous étonne, mais nous charme, une exubérance même qui nous fait croire à de la pose, et qui en est, mais de la pose bon enfant, et dont ils rient les beaux premiers: voyez plutôt de Amicis et son voisin l'étudiant, au moment de partir contre les Autrichiens. C'est le soleil du Midi, que voulez-vous ?

E. de Amicis, on le sait, a été soldat. Né en 1846, il prit part aux expéditions contre les brigands en Sicile, puis à la guerre de 1866. Les scènes qu'il raconte sont donc réelles, et le succès de cet ouvrage en Italie, où il est considéré comme un chef-d'œuvre, prouve qu'elles sont fidèlement et artistement rendues.

Les six livraisons de la traduction française paraîtront avant la fin de l'année. Une élégante reliure, avec fers spéciaux, fera de *Sous les drapeaux* un fort beau volume. Ed. Clerc.

Dr Carl Munzinger. *Zæhringer-Marsch* pour violon et piano. Fr. 1»50. Berne Otto Kirchhoff, éditeur.

Nous avons annoncé le 1er février les éditions pour 2 et pour 4 mains de cette marche, qui est, on le sait, un des principaux morceaux du *Festspiel* de Berne. L'édition que nous annonçons maintenant est écrite pour violon ou flûte et piano. E. C.

Album illustré des chemins de fer et bateaux suisses. 2me édition. 328 pages, 22/30 cm. 2 colonnes. — Lausanne, imprimerie J. Couchoud, 1892.

Chacun a pu voir en wagon ou en bateau ce volumineux *Album* à couverture rouge. On le prend sans doute pour un livre de réclames, en quoi l'on se trompe fort. Nous l'avions feuilleté à l'occasion, nous bornant à regarder les illustrations, qui sont nombreuses et fort bien faites. Nous venons d'en lire la description de la Suisse romande avec un vif intérêt, et pourquoi le cacherions-nous? un réel profit. C'est qu'aussi les renseignements sont puisés aux meilleures sources: *Le Léman,* par F.-A. Forel, *Chamonix et le Mont-Blanc,* par A. Cérésole, *Tableau du canton de Vaud,* par Vulliemin, *le Valais et Chamonix,* par le professeur Wolf, *Souvenir d'un alpiniste,* par Javelle, *les Alpes suisses,* par E. Rambert, la *Flore de la Suisse,* par le Dr Christ, *Les grands fleuves,* par H. Jacottet, et bien d'autres, sans oublier les monographies locales. — Le grand avantage que trouve le lecteur à ce choix judicieux des sources, c'est l'exactitude des données. Nous n'avons relevé qu'une erreur; c'est celle qui consiste à parler, page 86, du chemin de fer *régional* Chaux-de-Fonds - Locle - frontière française. Mais cette erreur même est corrigée par le contexte. — Peut-être, comme preuve du caractère entreprenant des montagnards neuchâtelois, pourrait-on mentionner que depuis plusieurs années le Locle est éclairé à la lumière électrique et dispose encore d'une force motrice considérable, et que la Chaux-de-Fonds est abondamment pourvue d'une eau de source qui est captée à 24 kilomètres de distance et élevée à la cote voulue au moyen d'une conduite ascensionnelle de 500 mètres: œuvre audacieuse fort connue dans le monde des ingénieurs. — Autre lacune: le chemin de fer régional Ponts - Sagne - Chaux-de-Fonds n'est pas nommé.

La caractéristique de Genève est spirituellement faite. Elle nous paraîtrait complète si elle mettait plus en valeur la place que tient dans le monde scientifique « la plus grande des petites villes ».

Les illustrations sont nombreuses, avons-nous dit. N'y aurait-il pas avantage à en supprimer quelques-unes, comme certaines vues de monuments et d'édifices, pour les remplacer par les plans des villes de Genève, Berne, Bâle et Zurich?

La partie descriptive ne prend pas moins de 224 pages. Les autres parties comprennent des chapitres intitulés: Notice historique, Institutions nationales, Tribunal fédéral, Communes, Armée, Instruction, Littérature, Beaux-arts (avec des notices sur le Club alpin et la Fête des vignerons), Agriculture, Industrie et commerce, Stations hivernales et villes d'eaux (d'Europe), Chemins de fer P.-L.-M. et de l'Est français.

Tel est l'*Album des chemins de fer.* La Société anonyme qui l'édite n'examinerait-elle pas l'idée d'en faire une édition spéciale, qui, débarrassée des annonces, s'adresserait au grand public suisse, et non aux touristes? La disposition typographique le permettrait facilement, croyons-nous. Donnant les renseignements les plus récents, cette édition aurait une incontestable supériorité sur les publications analogues; et, à un prix modéré, elle trouverait un écoulement facile dans nos familles et aussi dans la jeunesse venue de l'étranger pour terminer en Suisse son instruction: cette jeunesse emporterait ce beau souvenir de notre beau pays. Ed. Clerc.